

## Dépailer l'iris

Par une allée d'iris et de lilas  
de rosiers calcinés, d'échinops - toutes absentes -  
où népètes et calaments sont les manants  
plus robustes ébouriffés  
je vais non soustraite au vent  
vers où il prend  
source déchirée dans le lierre et le roncier.

Un enchevêtrement dans sa voix  
contre le mur - que mes mains,  
dont mes mains se sont saisies -  
que l'outil brûle. Un rein  
hurle encore dans le ravin  
à sec de l'été précédent. Ici aussi  
les fleurs attendent dans la resserre.

Népètes. Exténuation de ce mur d'étoiles  
que je dissémine en tournant.

Tout est arme et tout désir.

Car les graines éclatent sous  
les mains gantées  
sèment ce que l'ivresse arbore :  
une promesse ou bien plus un appel  
comme un arbre que l'on plante hisse  
ostensiblement ses gemmes.

*Vous ne vous lèverez désormais que pour un regard.*

Pour l'instant ce que les mains détiennent :  
poussière, akènes. Vent brûlant au nord. Cet instant même.

*Là, je n'ai de mains qui se tiennent  
De ce qui est accordé pour la disparition  
Ni pieds qui pèsent sur tant d'oubli  
D'os morts et de fleurs mortes*

...

*Et les fleurs t'appellent de ma voix*

Piètres figures sous la houe  
fourbues et rompues et qui rouillent  
je prends la neige de vitesse  
elle que son odeur devance au nord qui est partout  
plus bleu impavide.

(Dans la nuit du 19 novembre 1985  
la neige tomba sur les pins filiformes  
à ce moment aussi *l'obliquité était une variation  
de la perpendiculaire, chose ordinaire à regarder et  
à représenter.*  
Comme un hourdis tout neuf elle accusait de sa clarté  
l'oblique des colombes noires derrière la vitre noire.)

Devant le Doubs :  
c'est une plate sur l'eau plate avec la pluie  
qui crépète en cercles concentriques  
japonisants. La brume amortit tous les bruits.

La yole à damiers bleus arrimée au reflet d'un érable tête en bas  
la gueule prête à mordre à sectionner le fil continu du réel  
ce réel un érable feuillu encore qui prend racines dans son reflet  
chevelu d'un vieil or décoiffé dans les cercles où la cépée  
vient puiser

des pailles.

Des mots des pailles et sans souci du résultat  
absorbée par ces -  
détresse respiratoire  
souffles éparpillés dans - ces cercles, le chevelu, la cépée  
et l'érable  
recréés en vérité :  
sur la rive écarlate  
insufflent au poème que je tresse  
vie.

Un cygne tuberculé - encore du dédain  
ou est-ce de la prudence ? -  
qui lutte dans la brise avec les ridicules pour pli  
à la surface de son lit vert  
dérive jusqu'aux iris et aux scirpes.

Tandis que les colverts gesticulent et crient  
secouent les quenouilles des massettes lui,  
ses vingt-quatre vertèbres en sceptre d'impassibilité  
érigent sa mutité  
mais l'œil inquisiteur sonde au pommeau.

Lequel de nous deux est le plus troublé ?

Comme par cette allée empierrée  
où je progresse lentement parmi  
roses et chardons calcinés  
onagres ou molènes *Iris faux acore*  
s'oublie un moment pour ne garder  
de sens que les gestes précis :  
rabattre pailler sarcler

car même le vide se travaille.

Ah, le bel outil  
que cette houe  
fourchue ou carrée  
donnée pour l'interrogation  
- binage et sarclage de la terre -.

*Fleur en dedans nombreuse*

il n'a pas été nécessaire d'être ivre - je l'étais pourtant  
suroxygénée, sans rien attendre de cette narcose  
- *d'autres fleurs ont failli me perdre* -  
pour prendre ce fer lustral pour un astre  
- le tridenté - puisque je vois un ciel quand je m'incline vers  
elle.

Feu de tes glaives  
iris jaune faux acore dit des marais  
feu de ta fleur si fine emportée sur la svelte  
tige. Fleuron claironnant haut. Ou Roland de tout son cor.

Dans la boue tes rhizomes sont la réserve  
un Enfer provisoire qu'il me faut visible pour continuer  
sachant, clairon des bords de Lys,  
enfin comment recommencer.  
Enfin faire avec la dormance.

*Pourquoi tiens-tu ? Pourquoi lâches-tu ?*